

michel houellebecq

ANÉANTIR

DOUBLES



J'AI
LU

anéantir

DU MÊME AUTEUR

H.P. Lovecraft, Le Rocher, 1991 ; J'ai lu, 1999 ; nouvelle édition, 2010.

Rester vivant, La Différence, 1991 ; Libro, 1999.

La Poursuite du bonheur, La Différence, 1991 ; Libro, 2001.

Extension du domaine de la lutte, Maurice Nadeau, 1994 ; J'ai lu, 1997.

Le Sens du combat, Flammarion, 1996.

Rester vivant suivi de *La Poursuite du bonheur* (édition revue par l'auteur), Flammarion, 1997.

Les Particules élémentaires, Flammarion, 1998 ; J'ai lu, 2000.

Interventions, Flammarion, 1998.

Rester vivant et autres textes, Libro, 1999.

Renaissance, Flammarion, 1999.

Lanzarote, Flammarion, 2000.

Poésies (intégrale poche), J'ai lu, 2000.

Plateforme, Flammarion, 2001 ; J'ai lu, 2002.

Lanzarote et autres textes, Libro, 2002.

La Possibilité d'une île, Fayard, 2005 ; J'ai lu, 2013.

Ennemis publics (avec Bernard-Henri Lévy), Flammarion/Grasset, 2008 ; J'ai lu, 2011.

Interventions 2, Flammarion, 2009.

(La suite en fin d'ouvrage)

MICHEL
HOUELLEBECQ

anéantir

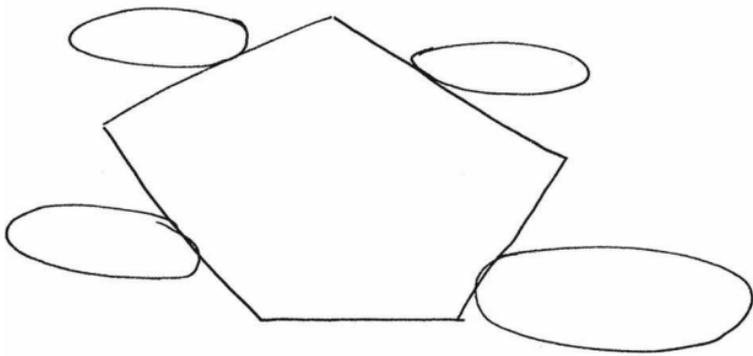
ROMAN



www.michelhouellebecq.com

© Michel Houellebecq et J'ai lu, 2024.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



[OAVMWS, Gandur Gt

Cador su a e' pater am vachum

Ne othqah) n qd um

Z q = Cye poe n

un

1

Certains lundis de la toute fin novembre, ou du début de décembre, surtout lorsqu'on est célibataire, on a la sensation d'être dans le couloir de la mort. Les vacances d'été sont depuis longtemps oubliées, la nouvelle année est encore loin ; la proximité du néant est inhabituelle.

Le lundi 23 novembre, Bastien Doutremont décida de se rendre au travail en métro. En descendant à la station Porte de Clichy, il se retrouva en face de cette inscription dont lui avaient parlé plusieurs de ses collègues les jours précédents. Il était un peu plus de dix heures du matin ; le quai était désert.

Depuis son adolescence, il s'intéressait aux graffitis du métro parisien. Il les prenait souvent en photo, avec son iPhone désuet – on devait en être à la génération 23, il s'était arrêté à la 11. Il classait ses photos par stations et par lignes, de nombreux dossiers sur son ordinateur y étaient consacrés.

C'était un hobby si l'on veut, mais il préférait l'expression en principe plus douce, mais au fond plus brutale, de *passé-temps*. Un de ses graffitis préférés était d'ailleurs cette inscription, en lettres penchées et précises, qu'il avait découverte au milieu d'un long couloir blanc de la station Place d'Italie, et qui proclamait avec énergie : « Le temps ne passera pas ! »

Les affiches de l'opération « Poésie RATP », avec leur étalage de niaiseries molles qui avaient un temps submergé l'ensemble des stations parisiennes, jusqu'à se répandre par capillarité dans certaines rames, avaient suscité chez les usagers des réactions de colère désaxées, multiples. Il avait ainsi pu relever, à la station Victor Hugo : « Je revendique le titre honorifique de roi d'Israël. Je ne peux faire autrement. » À la station Voltaire, le graffiti était plus brutal et plus angoissé : « Message définitif à tous les télépathes, à tous les Stéphane qui ont voulu perturber ma vie : c'est NON ! »

L'inscription de la station Porte de Clichy n'était à vrai dire pas un graffiti : en lettres épaisses énormes, de deux mètres de haut, tracées à la peinture noire, elle s'étendait sur toute la longueur du quai en direction Gabriel Péri-Asnières-Gennevilliers. Même en passant sur le quai opposé, il lui avait été impossible de la cadrer entièrement, mais il avait pu découvrir le texte dans son

intégralité : « Survivances de monopoles / Au cœur de la métropole ». Cela n'avait rien de très inquiétant, ni même de très explicite ; c'était pourtant le genre de choses qui pouvaient susciter l'intérêt de la DGSI, comme toutes les communications mystérieuses, obscurément menaçantes, qui envahissaient l'espace public depuis quelques années, qu'on ne pouvait attribuer à aucun groupuscule politique clairement répertorié, et dont les messages Internet qu'il était chargé d'élucider en ce moment étaient l'exemple le plus spectaculaire et le plus alarmant.

Sur son bureau, il trouva le rapport du laboratoire de lexicologie ; il était arrivé à la première distribution du matin. L'examen par le laboratoire des messages attestés avait permis d'isoler cinquante-trois lettres – des caractères alphabétiques, et non des idéogrammes ; les espacements avaient permis de répartir ces lettres en mots. Ils s'étaient ensuite attachés à établir une bijection avec un alphabet existant, et avaient fait leur première tentative avec le français. De manière inespérée, cela semblait pouvoir correspondre : si l'on ajoutait aux vingt-six lettres de base les caractères accentués et ceux dotés d'une ligature ou d'une cédille, on obtenait quarante-deux signes. Traditionnellement, on recensait par ailleurs onze signes de ponctuation, ce qui permettait d'obtenir un total de cinquante-trois signes.

Ils se retrouvaient donc face à un problème de décryptage classique, consistant à établir une correspondance biunivoque entre les caractères des messages et ceux de l'alphabet français au sens large. Malheureusement, après deux semaines d'efforts, ils s'étaient retrouvés face à une impasse totale : aucune correspondance n'avait pu être établie, par aucun des systèmes de cryptage connus ; c'était la première fois que cela se produisait, depuis la création du laboratoire. Diffuser sur Internet des messages que personne ne parviendrait à lire était évidemment une démarche absurde, il y avait forcément des destinataires ; mais qui ?

Il se leva, se prépara un expresso et marcha jusqu'à la baie vitrée, sa tasse à la main. Une luminosité aveuglante se réverbérait sur les parois du tribunal de grande instance. Il n'avait jamais trouvé aucun mérite esthétique particulier à cette juxtaposition déstructurée de gigantesques parallélépipèdes de verre et d'acier, qui dominait un paysage boueux et morne. De toute façon le but poursuivi par les concepteurs n'était pas la beauté, ni même vraiment l'agrément, mais plutôt l'étalage d'un certain savoir-faire technique – comme s'il s'agissait, avant tout, d'en mettre plein la vue à d'éventuels extra-terrestres. Bastien n'avait pas connu les bâtiments historiques du 36, quai des Orfèvres, et n'en éprouvait par conséquent aucune nostalgie, contrairement à ses collègues plus

âgés ; mais il fallait bien reconnaître que ce quartier du « nouveau Clichy » évoluait jour après jour vers le désastre urbain pur et simple ; le centre commercial, les cafés, les restaurants prévus dans le plan d'aménagement initial n'avaient jamais accédé à l'existence, et se détendre en dehors du cadre de travail pendant la journée était devenu, dans les nouveaux locaux, presque impossible ; on n'avait, par contre, aucune difficulté à se garer.

Une cinquantaine de mètres plus bas, une Aston Martin DB11 pénétra dans le parking visiteurs ; Fred était arrivé, donc. C'était un trait étrange, chez un geek comme Fred, qui aurait logiquement dû acheter une Tesla, cette fidélité aux charmes désuets du moteur à explosion – il restait parfois des minutes entières à rêvasser en se berçant du ronronnement de son V12. Il finit par sortir, claqua la portière derrière lui. Avec les procédures de sécurité de l'accueil, il serait là dans dix minutes. Il espérait que Fred avait du nouveau ; c'était même, à vrai dire, son dernier espoir de pouvoir faire état d'une avancée quelconque lors de la prochaine réunion.

Lorsqu'ils avaient, sept ans auparavant, été embauchés comme contractuels par la DGSI – à un salaire plus que confortable pour des jeunes gens dépourvus du moindre diplôme, de la moindre expérience professionnelle – l'entretien d'embauche s'était résumé à une démonstration de leurs capacités d'intrusion

dans différents sites Internet. Devant la quinzaine d'agents de la BEFTI et d'autres services techniques du ministère de l'Intérieur réunis pour l'occasion, ils avaient expliqué comment, une fois entrés dans le RNIPP, ils pouvaient, d'un simple clic, désactiver ou réactiver une carte Vitale ; comment ils procédaient pour pénétrer sur le site gouvernemental des impôts, et de là pour modifier, très simplement, le montant des revenus déclarés. Ils leur avaient même montré – la procédure était plus lourde, les codes étaient changés régulièrement – comment ils parvenaient, une fois introduits dans le FNAEG, le fichier national automatisé des empreintes génétiques, à modifier ou à détruire un profil ADN, même dans le cas d'un individu déjà condamné. La seule chose qu'ils avaient estimé préférable de passer sous silence, c'était leur incursion sur le site de la centrale nucléaire de Chooz. Pendant quarante-huit heures ils avaient pris la main sur le système, et ils auraient pu déclencher une procédure d'arrêt en urgence du réacteur – privant ainsi d'électricité plusieurs départements français. Ils n'auraient par contre pas pu déclencher d'incident nucléaire majeur – il demeurait pour pénétrer au cœur du réacteur une clef de cryptage à 4096 bits, qu'ils n'avaient pas encore craquée. Fred avait un nouveau logiciel de craquage, qu'il avait été tenté de lancer ; mais d'un commun accord

ils avaient décidé, ce jour-là, qu'ils étaient peut-être allés trop loin ; ils étaient ressortis, effaçant toutes les traces de leur intrusion, et n'en avaient plus jamais reparlé – ni à personne, ni même entre eux. Cette nuit-là, Bastien avait fait un cauchemar où il était poursuivi par des chimères monstrueuses composées d'assemblages de nouveau-nés en décomposition ; à la fin de son rêve, le cœur du réacteur lui était apparu. Ils avaient laissé passer plusieurs jours avant de se revoir, ils ne s'étaient même pas téléphoné, et c'est sans doute à partir de ce moment qu'ils avaient, pour la première fois, envisagé de se mettre au service de l'État. Pour eux, dont les héros de jeunesse avaient été Julian Assange et Edward Snowden, collaborer avec les autorités n'avait rien d'évident, mais le contexte du milieu des années 2010 était particulier : la population française, à la suite de différents attentats islamistes meurtriers, s'était mise à soutenir, et même à éprouver une certaine affection pour sa police et son armée.

Fred, cependant, n'avait pas renouvelé son contrat avec la DGSI au bout de la première année ; il était parti créer *Distorted Visions*, société spécialisée dans les effets spéciaux numériques et l'image de synthèse. Au fond Fred, contrairement à lui, n'avait jamais vraiment été un hacker ; il n'avait jamais vraiment ressenti ce plaisir, un peu analogue à celui du slalom spécial, qu'il éprouvait à

contourner une succession de firewalls, ni cette ivresse mégalomane qui l'envahissait lorsqu'il lançait une attaque par force brute, mobilisant des milliers d'ordinateurs zombies afin de décrypter une clef particulièrement retorse. Fred, comme son maître Julian Assange, était avant tout un programmeur né, capable de maîtriser en quelques jours les langages les plus sophistiqués apparaissant sans cesse sur le marché – et il avait utilisé cette aptitude pour écrire des algorithmes de génération de formes et de textures totalement innovants. On parle souvent de l'excellence française dans le domaine de l'aéronautique ou de l'espace, on pense plus rarement aux effets spéciaux numériques. La société de Fred avait régulièrement pour clients les plus gros blockbusters hollywoodiens ; cinq ans après sa création, elle avait déjà atteint le troisième rang mondial.

Lorsqu'il pénétra dans son bureau avant de s'affaler sur le canapé, Doutremont comprit immédiatement que les nouvelles seraient mauvaises.

« En effet, Bastien, je n'ai rien de très réjouissant à t'annoncer, confirma Fred aussitôt. Bon, je vais déjà te parler du premier message. Je sais, ce n'est pas celui qui vous intéresse ; mais, quand même, la vidéo est curieuse. »

La première fenêtre surgissante était passée inaperçue de la DGSI ; elle avait

essentiellement parasité des sites d'achat de billets d'avion et de réservation d'hôtels en ligne. Comme les deux suivantes, elle était constituée d'une juxtaposition de pentagones, de cercles et de lignes de texte à l'alphabet indéchiffrable. Lorsqu'on cliquait n'importe où à l'intérieur de la fenêtre, la séquence démarrait. La vue était prise d'un surplomb, ou d'un aérostat en vol stationnaire ; c'était un plan fixe d'une dizaine de minutes. Une immense prairie d'herbes hautes s'étendait jusqu'à l'horizon, le ciel était d'une limpidité parfaite – le paysage évoquait certains états de l'Ouest américain. Sous l'effet du vent, d'immenses lignes rectilignes se formaient dans la surface herbeuse ; puis elles se croisaient, dessinant des triangles et des polygones. Tout se calmait, la surface redevenait étale, à perte de vue ; puis le vent soufflait de nouveau, les polygones se remboîtaient, quadrillant lentement la plaine, jusqu'à l'infini. C'était très beau, mais ne suscitait aucune inquiétude particulière ; le bruit du vent n'avait pas été enregistré, la géométrie de l'ensemble se développait dans un silence total.

« Ces derniers temps, on a réalisé pas mal de scènes de tempête en mer pour des films de guerre, dit Fred. Une surface d'herbe de cette taille, ça se modélise à peu près comme un plan d'eau de taille équivalente – pas l'océan, plutôt un grand lac. Et ce que je peux te dire avec certitude, c'est

que les figures géométriques qui se forment dans cette vidéo sont impossibles. Il faudrait supposer que le vent souffle en même temps de trois directions différentes – et, à certains moments, de quatre. Donc, je n'ai aucun doute : c'est de l'image de synthèse. Mais ce qui me pose une vraie question, c'est qu'on peut agrandir l'image autant qu'on veut, les brins d'herbe de synthèse ressemblent toujours autant à des brins d'herbe véritables ; et ça, normalement, ce n'est pas faisable. Il n'y a pas deux brins d'herbe identiques dans la nature ; ils ont tous des irrégularités, des petits défauts, une signature génétique spécifique. On en a agrandi mille, en les choisissant de manière aléatoire dans l'image : ils sont tous différents. Je suis prêt à parier que les millions de brins d'herbe présents dans la vidéo sont tous différents ; c'est hallucinant, c'est un travail de dingue ; on pourrait peut-être le faire, chez *Distorted*, mais pour une séquence de cette longueur ça nous prendrait des mois de temps de calcul. »

2

Dans la seconde vidéo, Bruno Juge, le ministre de l'Économie et des Finances – qui, depuis le début de quinquennat, était également ministre du Budget – était debout, les mains liées derrière le dos, au milieu d'un jardin de taille moyenne qui devait être situé à l'arrière d'un pavillon. Le paysage alentour, vallonné, évoquait la Suisse normande et devait être verdoyant au printemps, mais les arbres en cette saison étaient dénudés, on était probablement à la fin de l'automne ou au début de l'hiver. Le ministre était vêtu d'un pantalon de costume sombre et d'une chemisette blanche à manches courtes, portée sans cravate, et trop légère pour la saison – il avait la chair de poule.

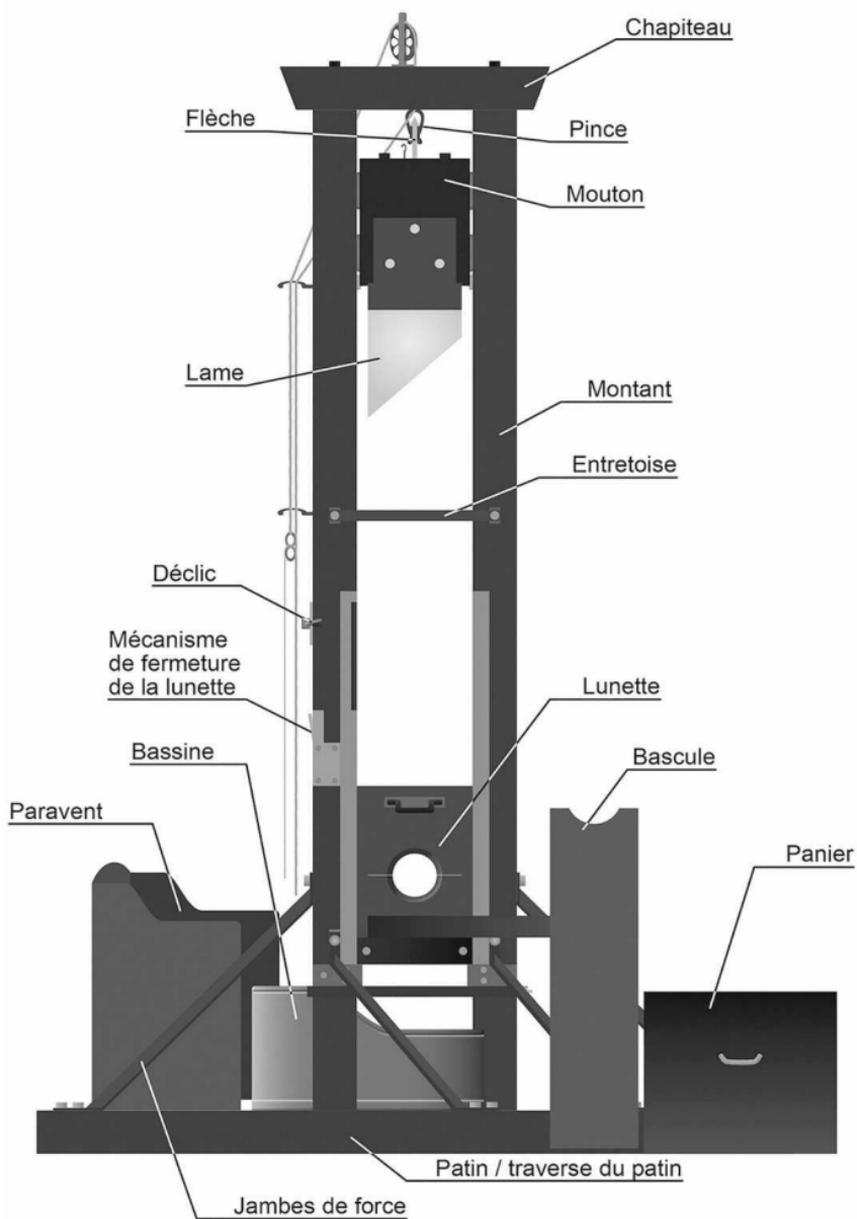
Dans le plan suivant, il était vêtu d'une longue robe noire surmontée d'un capirote, noir lui aussi, qui le faisait ressembler aux pénitents de la semaine sainte à Séville ; ce

type de coiffure avait également été porté, en signe d'humiliation publique, par les condamnés à mort sous l'Inquisition. Deux hommes vêtus de la même manière – à ceci près que leurs capirotes étaient troués au niveau des yeux – le saisissaient sous le bras pour l'entraîner.

Arrivés au fond du jardin, ils retiraient brutalement son couvre-chef au ministre, qui clignait des yeux à plusieurs reprises pour se réhabituer à la lumière. Ils se trouvaient en bas d'une petite butte herbeuse au sommet de laquelle s'élevait une guillotine. Le visage de Bruno Juge en découvrant l'instrument ne laissait pas transparaître de crainte, juste une légère surprise.

Pendant que l'un des deux hommes faisait s'agenouiller le ministre, positionnait sa tête dans la lunette, puis déclenchait le mécanisme de fermeture, le second installait le couperet dans le mouton, lourde masse de fonte destinée à stabiliser la chute de la lame. À l'aide d'une corde passée dans une poulie, ils remontaient ensemble le dispositif constitué du mouton et du couperet jusqu'au chapiteau. Peu à peu, Bruno Juge paraissait gagné par une grande tristesse, mais plutôt une tristesse d'ordre général.

Après quelques secondes pendant lesquelles on voyait le ministre fermer brièvement les yeux, puis les rouvrir, l'un des hommes actionnait le déclic. La lame descendait en deux ou trois secondes, la tête



était tranchée d'un seul coup, un flot de sang jaillissait dans la bassine pendant que la tête roulait le long de la pente herbeuse avant de s'immobiliser juste en face de la caméra, à quelques centimètres de l'objectif. Les yeux du ministre, grands ouverts, reflétaient maintenant une immense surprise.

La fenêtre surgissante et la vidéo associée avaient envahi des sites d'information administrative tels que *www.impots.gouv.fr* ou *www.servicpublic.fr*. Bruno Juge en avait d'abord parlé à son collègue de l'Intérieur, c'était lui qui avait alerté la DGSI. On avait ensuite informé le premier ministre, l'affaire était remontée jusqu'au président. Aucune déclaration officielle n'avait été faite à la presse. Jusqu'à présent, toutes les tentatives pour éliminer la vidéo avaient été vaines – la fenêtre réapparaissait, postée à partir d'une adresse IP différente, au bout de quelques heures, parfois de quelques minutes.

« Cette vidéo, reprit Fred, je peux te dire qu'on l'a regardée des heures, on l'a agrandie au maximum, surtout le plan sur le tronc décapité, au moment où le sang jaillit de la carotide. Normalement, si tu agrandis suffisamment, tu commences à voir apparaître des régularités géométriques, des micro-figures artificielles – la plupart du temps, tu peux même deviner l'équation dont le mec s'est servi. Là, rien du tout : tu peux agrandir autant que tu veux, ça reste chaotique, irrégulier, exactement comme une vraie coupure.

Ça m'a tellement intrigué que j'en ai parlé à Bustamante, le patron de *Digital Commando*.

— C'est vos concurrents, pourtant, non ?

— Oui, on est concurrents si tu veux, mais on s'entend bien, ça nous est déjà arrivé de travailler ensemble sur des films. On n'a pas exactement les mêmes domaines d'excellence : on est meilleurs qu'eux sur les architectures imaginaires, la génération de foules virtuelles, etc. Mais pour tout ce qui est effets spéciaux gore, monstres organiques, mutilations, décapitations, c'est eux les plus forts. Et Bustamante était aussi soufflé que moi : il ne voyait absolument pas comment ça avait pu être fait. Si on avait dû témoigner sous serment devant un tribunal, et bien sûr s'il ne s'était pas agi d'un ministre, mais d'un quidam quelconque, je crois qu'on aurait juré qu'il s'agissait d'une vraie décapitation... »

Un net silence s'ensuivit. Bastien dirigea son regard sur la baie vitrée, le laissa flotter à nouveau sur les énormes parallélépipèdes de verre et d'acier. Décidément le bâtiment était impressionnant, et même effrayant par temps clair ; mais c'était probablement nécessaire, pour un tribunal de grande instance, d'inspirer de l'effroi aux populations.

« La troisième vidéo, bon, tu l'as vue comme moi, poursuivit Fred. C'est un long plan en caméra portée, dans des tunnels ferroviaires. Plutôt flippant, avec les dominantes jaunes.

La bande-son, c'est du métal industriel classique. C'est de l'image de synthèse évidemment, il n'existe pas de voies ferrées de dix mètres de large, ni de motrices hautes de cinquante mètres. C'est bien fait, très bien fait même, c'est de la très bonne image de synthèse, mais enfin c'est moins bluffant que les autres vidéos, on aurait pu le faire chez *Distorted*, deux semaines de boulot je dirais. »

Bastien reporta son regard sur lui. « Ce qui est inquiétant dans le troisième message, ce n'est pas son contenu, c'est sa diffusion. Cette fois ils ne se sont pas attaqués à un site administratif, ils ont visé Google et Facebook ; des gens qui, en principe, ont les moyens de se défendre. Et ce qui est stupéfiant, c'est la violence et la soudaineté de l'attaque. À mon avis, leur botnet doit contrôler, au bas mot, cent millions de machines zombies. » Fred sursauta ; ça lui paraissait impossible, ça n'avait rien à voir avec les ordres de grandeur qu'ils avaient connus. « Je sais, poursuivit Bastien, mais les choses ont changé, et dans un sens elles sont devenues plus faciles pour les pirates. Les gens continuent à acheter un ordinateur par habitude, mais ils n'accèdent plus au réseau qu'avec leur smartphone, et ils laissent leur ordinateur allumé. À l'heure actuelle, dans le monde, tu as des centaines de millions, peut-être des milliards de machines à

l'état dormant, qui ne demandent qu'à être contrôlées par un bot.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir t'aider, Bastien.

— Tu m'as aidé. J'ai rendez-vous à 19 heures avec Paul Raison, c'est le type du ministère de l'Économie. Il est au cabinet du ministre, c'est mon correspondant sur le dossier ; je sais maintenant ce que j'ai à lui dire. Un : on a affaire à une attaque perpétrée par des inconnus. Deux : ils peuvent réaliser des effets spéciaux numériques jugés impossibles par les meilleurs spécialistes du domaine. Trois : la puissance de calcul qu'ils peuvent mobiliser est inouïe, elle dépasse tout ce qu'on connaissait jusqu'à présent. Quatre : leurs motivations sont inconnues. »

Un nouveau silence s'installa entre eux.

« Il est comment, ce Raison ? demanda finalement Fred.

— Il est bien. Sérieux, pas marrant du tout, franchement austère même, mais il est raisonnable. Il se trouve que les gens le connaissent à la DGSI – enfin ils se souviennent de son père, Édouard Raison. Il avait fait toute sa carrière dans la boîte, il avait commencé dans les anciens Renseignements généraux, il y a presque quarante ans. Il était respecté ; il avait eu de très grosses affaires à traiter, des affaires au plus haut niveau, intéressant directement la sécurité de l'État. Bref, son fils est

un peu de la maison. Ça a beau être un énarque, un inspecteur des finances, enfin le cursus habituel, il connaît la nature particulière de notre travail, il ne nous est pas a priori hostile. »

Le ciel est bas, gris, compact. La lumière ne semble pas venir d'en haut, mais du manteau neigeux qui recouvre le sol ; elle s'affaiblit inexorablement, sans doute est-ce que le soir tombe. Des plaques de givre se cristallisent, les branches des arbres sont craquantes. Des flocons de neige tourbillonnent au milieu des gens qui se croisent sans se voir, leur visage se durcit et se ride, de petits points de lumière fous dansent dans leurs yeux. Certains rentrent à la maison, mais avant d'y arriver ils comprennent que leurs proches vont mourir, ou probablement sont déjà morts. Paul prend conscience que la planète est en train de mourir de froid ; ce n'est d'abord qu'une hypothèse, mais peu à peu elle se transforme en certitude. Le gouvernement n'existe plus, il a pris la fuite, ou s'est évanoui de lui-même, c'est difficile à dire. Paul est ensuite dans un train, il a décidé de

passer par la Pologne, mais la mort s'installe dans les compartiments, bien que leurs parois soient doublées d'épaisses fourrures. Il comprend alors que plus personne ne conduit le train, qui file à toute allure dans une plaine déserte. La température continue de baisser : $- 40^{\circ}$, $- 50^{\circ}$, $- 60^{\circ}$...

Ce fut le froid qui tira Paul de son rêve ; il était minuit vingt-sept. Tous les soirs le chauffage était coupé à vingt et une heures dans les bureaux du ministère, c'était déjà un horaire tardif, dans la plupart des administrations les gens quittent leur travail beaucoup plus tôt. Il avait dû s'assoupir sur le canapé de son bureau peu après le départ du type de la DGSI. Celui-ci avait eu l'air inquiet, personnellement inquiet, pour son sort – comme si Paul allait se plaindre auprès de sa hiérarchie, demander qu'il soit dessaisi de l'enquête, ou quelque chose de ce genre ; il n'en avait nullement l'intention. Depuis la troisième vidéo, de toute façon, l'affaire était devenue mondiale. Cette fois, Google était directement visée : la première entreprise de la planète, et qui travaillait main dans la main avec la NSA. La DGSI serait peut-être tenue au courant des premiers résultats, par courtoisie et parce que l'affaire, de manière inexplicable, avait d'abord concerné un ministre français ; mais les Américains disposaient de moyens d'investigation sans commune mesure avec ceux

de leurs homologues français, ils allaient très vite reprendre un contrôle total sur le dossier. Décider d'une sanction contre ce type de la DGSI n'aurait pas seulement été injuste, mais stupide : on n'était plus à l'époque de son père, où les dangers restaient locaux ; ils prenaient maintenant, presque tout de suite, une dimension mondiale.

Pour l'heure, Paul avait faim. Il allait rentrer chez lui, c'était la seule chose à faire, se dit-il avant de prendre conscience qu'il n'y aurait rien à manger chez lui, que le rayonnage du réfrigérateur qui lui était réservé serait désespérément vide, et que l'expression même de « chez lui » témoignait d'un optimisme déraisonnable.

C'était certainement le partage du réfrigérateur qui symbolisait le mieux la dégénérescence de leur couple. Lorsque Paul, jeune fonctionnaire de la direction du Budget, avait rencontré Prudence, jeune fonctionnaire de la direction du Trésor, il s'était passé quelque chose, indéniablement, dès les premières minutes ; peut-être pas dès les premières secondes, l'expression de *coup de foudre* aurait été exagérée, mais cela n'avait pris que quelques minutes, certainement moins de cinq, plus ou moins le temps d'une chanson en réalité. Le père de Prudence était dans sa jeunesse fan de John Lennon, c'est de là que venait son prénom, elle devait le lui révéler quelques semaines plus tard. *Dear Prudence* n'était

certainement pas la meilleure chanson des Beatles, et plus généralement Paul n'avait jamais considéré l'album blanc comme le sommet de leur carrière, toujours est-il qu'il n'avait jamais réussi à appeler Prudence par son prénom, aux moments les plus tendres il lui disait « ma chérie », ou parfois « mon amour ».

Elle n'avait jamais cuisiné, à aucun moment de leur vie commune, ça ne lui apparaissait pas comme un élément de son statut. Elle était énarque comme Paul, inspecteur des finances comme Paul, et en effet, une inspectrice des finances aux fourneaux, cela avait eu quelque chose d'un peu déplacé. Leur accord sur la taxation des plus-values avait d'emblée été total, et ils étaient l'un comme l'autre si peu aptes à sourire de manière engageante, à parler avec légèreté de sujets variés, en un mot à séduire, que c'était probablement cet accord qui avait permis la concrétisation de leur idylle, au cours de ces interminables réunions qu'organisait la Direction de la législation fiscale, tard dans la nuit, le plus souvent dans la salle B87. Leur entente sexuelle avait tout de suite été bonne, rarement extatique cependant, mais la plupart des couples n'en demandent pas tant, le maintien d'une activité sexuelle quelconque dans un couple constitué est déjà un vrai succès, c'est l'exception bien davantage que la règle, la plupart des personnes bien informées (journalistes des magazines

féminins de référence, auteurs de romans réalistes) en témoignent, et ceci ne concernait même que les personnes relativement âgées, comme l'étaient Paul et Prudence, qui approchaient doucement de la cinquantaine, pour les plus jeunes de leurs contemporains l'idée en soi d'une relation sexuelle entre deux individus autonomes, ne dût-elle se prolonger que quelques minutes, n'apparaissait plus que comme un fantasme daté, et pour tout dire regrettable.

Le désaccord alimentaire entre Prudence et Paul s'était par contre manifesté rapidement. Prudence cependant dans les premières années, mue par l'amour ou par un sentiment analogue, avait assuré à son concubin une alimentation conforme à ses goûts, à ses yeux pourtant marqués par un conservatisme éprouvant. Si elle ne faisait pas la cuisine, elle faisait elle-même les courses, et mettait une fierté particulière à dénicher pour Paul les meilleurs steaks, les meilleurs fromages, la meilleure charcuterie. Ces produits carnés se mêlaient alors, dans un amoureux désordre, aux fruits, céréales et légumineuses bio qui constituaient son ordinaire personnel, au long des rayonnages de leur réfrigérateur commun.

La mutation végétane, survenue chez Prudence dès 2015, au moment même où le mot faisait son apparition dans le Petit Robert, allait déclencher une guerre alimentaire totale, dont onze ans plus tard ils

n'avaient toujours pas pansé les séquelles, et à laquelle leur couple avait maintenant bien peu de chances de survivre.

La première attaque de Prudence fut brutale, absolue, décisive. À son retour de Marrakech, où il assistait avec le ministre de l'époque à un congrès de l'Union africaine, Paul avait eu la surprise de voir son réfrigérateur envahi, outre les fruits et légumes habituels, par une multitude d'aliments étranges où se côtoyaient algues, soja germé et de nombreux plats cuisinés de la marque *Biozone* mêlant tofu, boulgour, quinoa, épeautre et nouilles japonaises. Rien de tout cela ne lui paraissait si peu que ce soit comestible, et il en fit part avec une certaine acrimonie (« Y'a que de la merde à bouffer », tels furent ses mots exacts). Une négociation brève mais intense s'ensuivit, à l'issue de laquelle Paul se vit concéder un rayon du réfrigérateur pour y stocker sa « bouffe de beauf », pour reprendre les termes de Prudence – bouffe qu'il lui appartenait désormais d'acheter lui-même, sur ses propres deniers (ils avaient conservé des comptes bancaires séparés, le détail a son importance).

Les premières semaines, Paul osa quelques escarmouches ; elles furent repoussées avec vigueur. Toute tranche de saint nectaire ou de pâté en croûte qu'il déposait au milieu du tofu et du quinoa de Prudence était en quelques heures ramenée à son rayon

d'origine, quand elle n'était pas purement et simplement jetée à la poubelle.

Une dizaine d'années plus tard, tout s'était extérieurement apaisé. Sur le plan alimentaire, Paul se contentait de son petit rayon, qu'il remplissait vite, ayant peu à peu renoncé à la fréquentation des artisans de bouche pour se contenter de la formule, synthétique sur le plan nutritionnel et assurée d'une distribution fiable, des plats cuisinés micro-ondables. « Il faut bien manger quelque chose » se répétait-il avec sagesse devant son tajine de volaille Monoprix Gourmet, rejoignant ainsi une forme d'épiscurisme morose. La volaille était issue « de différents pays de l'Union européenne » ; cela aurait pu être pire, se disait-il encore, les poulets brésiliens non merci. De petits êtres lui apparaissaient maintenant, de plus en plus souvent, dans la nuit ; ils s'agitaient avec rapidité, leur peau était sombre, et leurs bras nombreux.

Dès le début de la crise, ils avaient fait chambre à part. Coucher seul est difficile lorsqu'on en a perdu l'habitude, on a froid et on a peur ; mais ils avaient depuis longtemps dépassé ce stade pénible ; ils étaient parvenus à une sorte de désespoir standardisé.

Le déclin de leur couple avait débuté peu après qu'ils achètent en commun, s'endettant tous les deux sur vingt ans, leur appartement rue Lheureux, aux abords du parc

de Bercy – un splendide duplex avec deux chambres et un espace de vie magnifique, dont les baies vitrées donnaient sur le parc. La coïncidence n'était pas fortuite, une amélioration des conditions de vie va souvent de pair avec une détérioration des raisons de vivre, et en particulier de vivre ensemble. Le quartier était « plus que génial », avait estimé Indy, sa conne de belle-sœur, lors de la visite qu'elle leur avait rendue, au printemps 2017, en compagnie de son malheureux frère. Cette visite était heureusement restée la seule, la tentation d'étrangler Indy avait été trop forte, il n'était pas certain de pouvoir y résister une seconde fois.

Le quartier était génial, oui, ce n'était pas faux. Leur chambre, du temps où ils avaient une chambre commune, donnait sur le Musée des arts forains, avenue des Terroirs de France. À une cinquantaine de mètres, la rue de la cour Saint-Émilion, traversant de part en part le quadrilatère urbain connu sous le nom de « Bercy Village », était hiver comme été surplombée d'une nuée de ballons multicolores, alors que s'y alignaient restaurants régionaux et bistrots alternatifs. L'esprit d'enfance pouvait, à volonté, s'y réinventer. Le parc en lui-même témoignait de la même volonté de désordre ludique : on avait voulu y donner toute leur place aux légumes, et un pavillon géré par la municipalité de Paris proposait aux résidents du quartier des ateliers jardinage (« Jardiner à

Paris, c'est permis ! », selon le slogan qui ornait sa façade).

C'était situé – et l'argument demeurait, concret et solide – à un quart d'heure à pied du ministère. Il était à présent minuit quarante-deux – sa réflexion, quoique s'étendant sur l'essentiel de sa vie d'adulte, n'avait duré qu'un quart d'heure. S'il partait maintenant, il pourrait être à une heure du matin chez lui. Du moins à son domicile.

Tournant à droite immédiatement après son bureau pour rejoindre la batterie d'ascenseurs nord, Paul aperçut, au bout du long couloir faiblement éclairé menant aux appartements du ministre, une silhouette qui avançait avec lenteur, vêtue d'un pyjama gris de déporté. Quelques pas plus loin, il le reconnut : c'était le ministre lui-même. Depuis deux mois, Bruno Juge avait demandé à bénéficier de son appartement de fonction, qui était pratiquement toujours resté inoccupé depuis l'édification du ministère. Il avait donc, même s'il ne l'avait pas explicitement formulé, décidé d'abandonner le domicile conjugal, mettant ainsi un terme à un mariage de vingt-cinq ans. Paul ignorait la nature exacte des problèmes de Bruno avec sa femme – même s'il les imaginait, par pure empathie entre hommes occidentaux d'âge et de milieu comparables, à peu près similaires aux siens. Il se murmurait, dans les

couloirs du ministère (comment des choses de ce genre parviennent-elles à se murmurer dans les couloirs ? c'était demeuré pour Paul un mystère ; mais elles se murmuraient, sans aucun doute), qu'une question plus sordide, à base d'infidélités conjugales répétées – infidélités de la femme – gisait au fond de l'histoire. Certains témoins semblaient avoir surpris des gestes sans équivoque d'Évangéline, la femme du ministre, lors de réceptions données au ministère des années auparavant. La femme de Paul, du moins, se tenait à l'écart de ce genre de scandale. Prudence n'avait pas, autant qu'il le sache, de vie sexuelle, les joies plus austères du yoga et de la méditation transcendante semblaient suffire à son épanouissement, ou plus probablement est-ce qu'elles n'y suffisaient pas, mais que rien n'aurait pu y suffire, et le sexe encore bien moins, Prudence n'était pas une *femme pour le sexe*, c'est au moins ce dont Paul essayait de se persuader, sans réel succès parce qu'il savait bien, au fond, que Prudence était faite pour le sexe au même titre, et peut-être davantage, que la plupart des femmes, que son être profond aurait toujours besoin du sexe, et dans son cas il s'agissait du sexe hétérosexuel, et même, s'il fallait être tout à fait précis, de la pénétration par une bite. Mais les mimiques de positionnement social à l'intérieur du groupe, aussi ridicules et même méprisables soient-elles, ont leur rôle à jouer,

et Prudence avait été, pour le sexe comme pour l'alimentation végétane, une sorte de précurseur ; les asexuels se multipliaient, tous les sondages en témoignaient, mois après mois le pourcentage des asexuels dans la population semblait connaître une augmentation non pas constante mais accélérée ; les journalistes, avec leur habituel goût pour l'approximation et le terme scientifique inapproprié, n'avaient pas hésité à la qualifier d'exponentielle, en réalité ce n'en était pas une, le rythme de croissance n'était pas celui, extrême, des exponentielles authentiques – il n'en était pas moins très rapide.

Au contraire de Prudence et de la plupart de ses contemporains, Évangéline avait parfaitement assumé, assumait peut-être encore d'être une authentique *chaudasse*, ce qui ne pouvait naturellement convenir à un homme comme Bruno, épris avant tout d'un foyer chaleureux et douillet, apte à le distraire des luttes de pouvoir nécessairement inhérentes au *jeu politique*. Leurs problèmes de couple, en réalité, n'avaient à peu près rien à voir.

« Ah, Paul, tu étais là ? » Bruno ne semblait pas tout à fait réveillé ; son ton était incertain, un peu égaré, heureux cependant. « Tu travaillais encore ?

— Non, pas vraiment. Pas du tout, même. Je m'étais endormi sur mon canapé.

— Oui, les canapés... » Il avait prononcé le mot avec délice, comme s'il s'agissait d'une

invention merveilleuse, dont il venait juste de redécouvrir l'existence. « Moi je dormais mal, poursuivit-il sur un ton tout différent, alors j'ai repensé à un dossier. Tu veux venir boire quelque chose à l'appartement ? On ne peut pas laisser les Chinois en situation de monopole sur les terres rares », enchaîna-t-il presque aussitôt, alors que Paul lui avait déjà emboîté le pas. « Là, je suis en train de finaliser un accord avec Lynas, la société australienne – ils sont durs en négociation, ces Australiens, tu ne peux pas savoir ; ça suffira pour l'yttrium, le gadolinium et le lanthane ; mais il reste plein de problèmes, surtout avec le samarium et le praséodyme ; je suis en contact avec le Burundi et la Russie.

— Ça devrait le faire, avec le Burundi » répondit Paul avec insouciance. Le Burundi était un pays africain ; là s'arrêtaient, à peu près, ses connaissances sur le Burundi ; il le supposait cependant proche du Congo, en raison du syntagme « Congo Burundi », qui flottait dans un coin de sa mémoire sans qu'il puisse lui attribuer de contenu sémantique stable.

« Récemment, le Burundi s'est doté d'une équipe dirigeante tout à fait remarquable, insista Bruno, cette fois sans attendre de réponse.

— J'ai un peu faim, dit Paul, en fait je n'ai pas pensé à manger ce soir, enfin le soir dernier.

— Oui ?... Je crois qu'il me reste un sandwich, enfin une sorte de sandwich, j'avais prévu de le manger cet après-midi. Il n'est peut-être pas très bon, remarque, mais c'est déjà ça. »

Ils pénétrèrent dans l'appartement de fonction, puis Bruno se retourna vers lui. « J'ai oublié, j'étais sorti pour aller chercher un dossier dans mon bureau. Tu peux m'attendre un instant ? »

Son bureau ministériel, celui où il recevait responsables politiques, syndicaux et patrons de grandes entreprises, était situé dans une autre aile, le trajet aller-retour lui prendrait une vingtaine de minutes. Bruno s'était installé un bureau annexe dans une petite pièce de son logement : un simple plateau recouvert de mélamine de faux frêne, sur lequel étaient posés son ordinateur portable et quelques dossiers, complété d'un retour imprimante. Il avait tiré les rideaux, occultant toute vue sur la Seine.

La cuisine était neuve, étincelante, et semblait n'avoir jamais servi : aucune vaisselle n'encombrait l'évier, et l'énorme réfrigérateur américain était vide. La suite parentale qui donnait sur la Seine était elle aussi inoccupée, le lit n'avait pas été défait. Bruno semblait dormir dans ce qui devait être une chambre d'enfant, à condition d'imaginer un enfant peu exigeant. C'était une petite pièce aveugle, aux murs et à la moquette

gris, uniquement meublée d'un lit à une place et d'une table de nuit.

Paul revint vers la salle à manger de réception, qui surplombait la Seine. À travers les grandes baies vitrées qui entouraient la pièce sur trois côtés, la vue était splendide : les arcades du métro aérien étaient illuminées, et la circulation encore dense sur le quai d'Austerlitz ; les eaux de la Seine, teintées d'un jaune doré par l'éclairage urbain, clapotaient entre les piles du pont de Bercy. La magnificence des éclairages qui baignaient la pièce évoquait quelque chose de mondain et de fastueux, comme un milieu parisien lié au monde de la nuit, de l'élégance, voire des arts plastiques. Tout cela ne lui évoquait rien, rien de connu – et à Bruno sans doute pas davantage. Sur la table de huit personnes, recouverte d'une nappe blanche, étaient posés un sandwich Daunat maxi-moelleux au blanc de poulet-emmental, encore dans son emballage, et une Tourtel. C'était donc le repas de Bruno ; son désintéressement au service de l'État forçait quand même le respect, se dit Paul. Il devait y avoir une brasserie ouverte près de la gare de Lyon, il y a en général des brasseries ouvertes tard la nuit, près des grandes gares, qui proposent des plats de tradition à des voyageurs solitaires, sans jamais réellement parvenir à les convaincre qu'ils ont encore leur place dans un monde accessible, humain, marqué par la cuisine

familiale et les plats de tradition. C'est dans ces brasseries héroïques, dont les serveurs, témoins de tant de détresses, meurent en général jeunes, que reposaient pour la soirée les derniers espoirs culinaires de Paul.

Au moment où Bruno revint, un volumineux dossier à la main, il était dans le petit salon attendant, plongé dans l'examen d'une sculpture animalière posée sur un appui de fenêtre. L'animal, dont la musculature était rendue avec minutie, tournait la tête vers l'arrière. Il semblait inquiet, peut-être avait-il entendu quelque chose derrière lui, deviné la présence d'un prédateur. Il devait s'agir d'une chèvre, ou peut-être d'un chevreuil ou d'une biche, il n'y connaissait pas grand-chose en animaux.

« C'est quoi, ça ? demanda-t-il.

— Une biche, j'ai l'impression.

— Oui, tu as raison, ça doit être une biche. Et ça vient d'où ?

— Je n'en sais rien, c'était là. »

Apparemment, c'était la première fois que Bruno remarquait l'existence de cette sculpture. Pendant qu'il reprenait son lamento sur les terres rares chinoises ou non chinoises, Paul se demanda s'il devait le mettre au courant, pour la DGSI. Cette vidéo l'avait, il le savait, profondément affecté, il avait même pensé un moment à se retirer de la vie politique. Dans la vraie vie politique, enfin dans le cœur du réacteur, Bruno était plus ou moins un outsider. Sa

nomination à Bercy, presque cinq ans plus tôt, n'avait pas provoqué l'enthousiasme des services, c'est le moins qu'on puisse dire – on aurait même pu parler de *bronca*, si le terme avait pu convenir à des inspecteurs des finances vêtus de complets anthracite. Il n'était pas inspecteur des finances, n'avait même pas fait l'ENA, il était à tous égards un polytechnicien pur, qui avait fait toute sa carrière dans l'industrie. Il y avait remporté des succès réels, d'abord à la tête de Dassault Aviation, puis d'Orano, enfin d'Arianespace, où il avait réussi en quelques années à éradiquer les tentatives de concurrence américaine et chinoise, plaçant solidement la France au premier rang mondial des lanceurs de satellites. L'armement, le nucléaire, l'espace : autant de secteurs de haute technologie, autant de lieux d'épanouissement naturel pour un polytechnicien, qui lui donnaient en même temps le cursus idéal pour répondre aux promesses de campagne du président nouvellement réélu. Ce dernier avait en effet délaissé les fantasmes de *start-up nation* qui avaient fait sa première élection, mais n'avaient objectivement conduit qu'à produire quelques emplois précaires et sous-payés, à la limite de l'esclavagisme, au sein de multinationales incontrôlables. Retrouvant les charmes de l'économie dirigée à la française, il n'avait pas hésité à proclamer, les bras largement ouverts dans un élan quasi christique (cela il

savait toujours le faire, et même mieux que jamais, ses bras s'ouvraient à un angle apparemment impossible, il avait dû s'entraîner avec un coach de yoga, ce n'était pas possible autrement), lors de l'immense meeting parisien qui avait clos sa campagne : « Je suis venu ce soir avec un message d'espérance, et je vais faire taire les prophètes de malheur : pour la France, aujourd'hui, commencent les nouvelles Trente Glorieuses ! »

Bruno Juge était, mieux que tout autre, fait pour relever ce défi industriel. Cinq années ou presque étaient passées, et il avait plus que largement rempli son contrat. Son succès le plus impressionnant, celui dont on avait le plus parlé dans les médias, mais aussi qui avait le plus profondément marqué les esprits, avait été le spectaculaire redressement du groupe PSA. Largement recapitalisé par l'État, qui en avait de fait à peu près pris le contrôle, le groupe s'était lancé dans la reconquête du haut de gamme en s'appuyant sur l'une de ses marques : Citroën. Il n'y avait plus, telle était du moins la conviction de Bruno, que deux marchés en automobile, le low cost et le haut de gamme, de même qu'il n'y avait plus, mais cela Bruno s'abstenait de le dire, d'ailleurs ça n'entraînait pas directement dans son champ de compétences, que deux classes sociales, les riches et les pauvres, la classe moyenne s'était évaporée, et l'automobile moyenne ne tarderait pas à la suivre dans sa disparition.

La France avait montré sa compétence et sa pugnacité dans le domaine du low cost – le rachat de Dacia par Renault avait été la base d’une impressionnante success story, sans doute la plus impressionnante dans l’histoire récente de la construction automobile. Forte d’une réputation d’élégance et d’un leadership maintenus dans l’industrie du luxe, la France pouvait relever le défi du haut de gamme automobile et se poser en challenger sérieux des constructeurs allemands, pensait Bruno. Le très haut de gamme demeurait inaccessible – il était verrouillé par les constructeurs anglais, pour des raisons au demeurant peu compréhensibles, qui ne prendraient probablement fin qu’avec l’extinction de la monarchie britannique ; mais le haut de gamme, dominé par les constructeurs allemands, était à leur portée.

Ce défi, le plus important de sa carrière ministérielle, celui qui l’avait maintenu éveillé, des mois durant, dans son bureau de Bercy, cependant que sa femme se livrait à d’improbables étreintes, il l’avait finalement relevé. L’année précédente, Citroën avait fait jeu égal avec Mercedes sur la quasi-totalité des marchés mondiaux. Elle s’était même, sur le très stratégique marché indien, hissée au premier rang, devançant ses trois rivaux allemands – Audi elle-même, la souveraine Audi, avait été reléguée au deuxième rang, et le journaliste économique François Lenglet, pourtant peu coutumier des épanchements

émotionnels, avait pleuré en annonçant la nouvelle, lors de l'émission très suivie de David Pujadas sur LCI.

Renouant – grâce à l'inventivité de ses designers, personnellement choisis par Bruno, qui, sortant pour l'occasion de son rôle purement technique, n'avait pas hésité à imposer sa vision artistique – avec l'audace des créateurs de la Traction et de la DS, Citroën avait réussi, et plus généralement la France avait réussi à redevenir la nation emblématique du haut de gamme, enviée et admirée partout dans le monde – et le déclic, contre toute attente, n'était pas venu du secteur de la mode, mais de celui de l'automobile, symbolique entre tous, fruit accompli de l'union de l'intelligence technologique et de la beauté.

Même si ce succès avait été de loin le plus médiatisé, c'était loin d'être le seul, et la France était redevenue la cinquième puissance économique mondiale, talonnant l'Allemagne pour la quatrième position : son déficit représentait maintenant moins de 1 % du PIB, et elle réduisait peu à peu sa dette ; tout cela sans contestations, sans grèves, dans un climat d'acquiescement étonnant ; le ministère de Bruno était un succès total.

La prochaine élection présidentielle aurait lieu dans moins de six mois maintenant, et le président, qui aurait été réélu sans difficulté, ne pouvait en aucun cas se

représenter : depuis l'imprudente réforme constitutionnelle de 2008, nul ne pouvait exercer plus de deux mandats présidentiels consécutifs.

Bien des choses étaient déjà connues, dans cette élection : le candidat du Rassemblement national serait présent au second tour – même si on ignorait encore son nom, il y avait cinq ou six prétendants valables – et il serait battu. Demeurait une question, simple mais cruciale : qui serait le candidat de la majorité présidentielle ?

À bien des égards, Bruno était le mieux placé. Il avait, déjà, la confiance du président – ce qui était fondamental, car celui-ci avait bien l'intention de revenir, cinq ans plus tard, et d'accomplir à nouveau deux mandats consécutifs. D'une manière ou d'une autre, le président semblait s'être persuadé que Bruno tiendrait parole, qu'il accepterait de s'effacer, les cinq années de son mandat écoulées, qu'il ne succomberait pas à l'ivresse du pouvoir. Bruno était un technicien, un technicien exceptionnel, mais ce n'était pas un homme de pouvoir ; c'est du moins ce dont le président parvenait, la plupart du temps, à se convaincre ; il y avait quand même un côté pacte faustien dans toute cette affaire, parvenir à une certitude était impossible.

Un autre problème, beaucoup plus immédiat, était celui des sondages. Pour 88 % des Français, Bruno était quelqu'un

de « compétent » ; ils étaient 89 % à le juger « travailleur » et 82 % « intègre », ce qui était un score exceptionnel, jamais atteint par aucun homme politique depuis l'apparition des sondages, même Antoine Pinay et Pierre Mendès France ne s'étaient pas approchés d'un tel résultat. Mais 18 % seulement le trouvaient « chaleureux », 16 % « empathique », et ils n'étaient que 11 % à l'estimer « proche des gens » – un chiffre cette fois catastrophique, le pire de la classe politique, tous partis confondus. En bref les gens l'estimaient, mais ils ne l'aimaient pas. Il le savait, il en souffrait, et c'est pour ça que cette vidéo sanglante l'avait si profondément affecté : non seulement les gens ne l'aimaient pas, mais certains le haïssaient suffisamment pour mettre en scène sa mise à mort. Le choix de la décapitation, avec ses connotations révolutionnaires, ne faisait que souligner son image de technocrate distant, aussi éloigné du peuple qu'avaient pu l'être les aristocrates de l'Ancien Régime.

C'était injuste parce que Bruno était un type bien, Paul le savait ; mais comment en persuader les électeurs ? Mal à l'aise avec les médias, refusant obstinément d'aborder les sujets privés, il n'aimait pas non plus parler en public. Comment pourrait-il supporter une campagne électorale ? Sa candidature, en effet, n'avait rien d'évident.

Leur amitié était relativement récente. Lorsqu'il travaillait à la Direction de la législation fiscale, Paul avait à plusieurs reprises, mais brièvement, rencontré Bruno. Les réductions d'impôts massives que celui-ci avait décidées dès la première année du quinquennat ne devaient s'appliquer qu'aux investissements directement destinés au financement de l'industrie française – cela c'était une condition non négociable, il y tenait absolument. Un dirigisme aussi clairement assumé n'était pas dans les habitudes de la maison, et Paul avait dû batailler, à peu près seul, contre l'ensemble des fonctionnaires de sa propre direction, rédigeant sans faiblir des directives et des rapports qui allaient dans le sens des vœux du ministre. Ils avaient eu gain de cause, finalement, après plus d'une année d'une guerre interne qui avait laissé des traces.

Ce combat commun avait attiré l'attention de Bruno sur lui, mais leurs relations n'avaient vraiment pris un tour plus personnel qu'à l'occasion d'un nouveau congrès de l'Union africaine, qui se tenait cette fois à Addis-Abeba ; plus précisément le soir du premier jour des travaux du congrès, au bar de l'hôtel Hilton. La conversation avait d'abord été gênée, contrainte, puis tout s'était dénoué au retour de la serveuse. « Ça ne va pas très fort, avec ma femme, en ce moment... » avait dit Bruno au moment où elle posait une coupe de champagne

devant lui. Paul avait eu un mouvement de surprise, avait failli en renverser son cocktail – une merde tropicale infâme et trop sucrée, ça n’aurait pas été une grosse perte. À ce moment précis, avec un synchronisme parfait, deux prostituées africaines s’étaient assises à une table à quelques mètres d’eux. Jamais Bruno n’avait auparavant abordé, si peu que ce soit, un sujet d’ordre privé ; Paul ignorait même qu’il fût marié. Mais après tout pourquoi pas, oui, cela existe, les gens se marient encore parfois, des hommes et des femmes, c’est même courant. Et un polytechnicien, même sorti major de sa promotion, même issu du corps des mines, restait un homme ; c’était une dimension nouvelle, qu’il allait devoir prendre en compte.

Bruno ne dit d’ailleurs rien de plus, dans un premier temps ; puis il bredouilla, d’une voix contrainte : « Ça fait six mois qu’on n’a pas fait l’amour... » Il avait dit *fait l’amour*, nota Paul aussitôt, et le choix de cette expression à connotation sentimentale, plutôt que le terme *baiser* (qu’il aurait probablement lui-même employé) ou celui de *vie sexuelle* (qui aurait été le choix de beaucoup de gens soucieux de diminuer l’impact affectif de leur révélation par l’emploi d’un terme neutre) en disait déjà énormément. Quoique polytechnicien, Bruno *faisait l’amour*, ou du moins l’avait déjà fait ; quoique polytechnicien, Bruno (et sa personnalité tout entière, rigueur budgétaire comprise, lui

apparut à cet instant sous un jour neuf) était un romantique. Le romantisme est né en Allemagne, on l'oublie parfois, et il est même, très précisément, né dans le Nord de l'Allemagne, dans un milieu piétiste qui a par ailleurs joué un rôle non négligeable dans les premiers développements du capitalisme industriel. C'était là un mystère historique douloureux, sur lequel Paul avait parfois médité, dans les années de sa jeunesse, du temps où les choses de l'esprit parvenaient encore à retenir son attention.

De justesse il s'était retenu de rétorquer, avec brutalité et cynisme : « Six mois ? Mais moi ça fait dix ans, mon gars !... » C'était pourtant vrai, depuis dix ans il n'avait pas *baisé*, encore moins *fait l'amour* avec Prudence, ni avec qui que ce soit d'ailleurs. Mais la notation aurait été, à ce stade de leurs relations, malvenue, il le comprit juste à temps. Bruno s'imaginait sans doute encore qu'une amélioration, voire une pure et simple *reprise*, demeurerait possible ; et en effet, au bout de six mois, d'après la plupart des témoignages, cela demeurerait possible.

Le soir tombait sur Addis-Abeba, une rumeur de rumba congolaise emplissait doucement le bar. Les deux filles de la table à côté étaient des prostituées, mais c'étaient des prostituées haut de gamme, tout en témoignait : leurs vêtements de marque, la discrétion de leur maquillage, leur élégance générale. Probablement des filles éduquées

par ailleurs, voire des ingénieures ou des doctorantes. Elles étaient de surcroît très belles, leurs jupes courtes et moulantes, leurs corsages ajustés semblaient la promesse de plaisirs considérables. C'étaient sans doute des Éthiopiennes, elles avaient le port altier des femmes de ce pays. Tout, à ce stade, aurait pu être très simple : il aurait suffi de les inviter à leur table. Elles étaient venues pour ça, et elles n'étaient pas les seules, à peu près tout le monde était venu pour ça à ce putain de congrès, ce n'était certainement pas là que des décisions allaient se prendre pour le développement de l'Afrique, c'était déjà évident dès la fin de la première journée. Bruno réussirait peut-être, par-ci par-là, à placer quelques centrales nucléaires, c'était un peu sa marotte, de placer des centrales nucléaires dans les congrès internationaux ; au vrai les contrats ne seraient pas signés tout de suite, des contacts simplement seraient pris, la signature se ferait plus tard, discrètement, vraisemblablement à Paris.

Dans un avenir plus immédiat, une fois les deux filles invitées à leur table, la négociation serait courtoise et brève, le prix était à peu près connu de tous – cela serait certainement moins facile pour les centrales nucléaires, mais là ce n'était plus de son ressort. Demeurait la question de la répartition des filles, mais à ce sujet Paul se sentait très calme : les deux lui plaisaient à peu

près autant, leur beauté était équivalente, elles paraissaient toutes deux aimables et douces, et également désireuses de servir une bite occidentale. Paul était, à ce stade, tout à fait prêt à laisser le premier choix à Bruno. Et, au cas où ce choix s'avérerait impossible, une partie à quatre était peut-être envisageable.

C'est au moment précis où cette pensée se formait dans son esprit qu'il comprit que l'ensemble de la situation était sans issue. Sa relation avec Bruno avait certes pris une dimension nouvelle, depuis quelques minutes ; mais ils n'en étaient pas, et n'en seraient sans doute jamais, au point où ils pourraient coucher ensemble avec des filles dans la même chambre, leur amitié ne pouvait en aucun cas s'établir sur ces bases, ils n'étaient ni l'un ni l'autre, et ne seraient jamais des *queutards*, il était même exclu qu'il assiste à la scène où Bruno se déciderait à louer les services d'une pute – sans même considérer le fait que Bruno était un homme politique de notoriété nationale, que des journalistes grimés en congressistes traînaient probablement, à cette minute même, dans le hall, surveillant l'accès aux ascenseurs, et qu'il se sentait déjà investi d'une sorte de mission de protection à son égard. L'absence de cette complicité masculine de base interdirait à Bruno, en sa présence, de répondre aux sollicitations des deux jeunes femmes, mais en même temps

créait entre eux une complicité plus forte, sur la base de réactions de pudeur qui établissait entre eux une proximité inédite, à mesure qu'elle les éloignait de la communauté basique des mâles.

Tirant aussitôt les conclusions de cet *insight* Paul se leva, prétextant une vague fatigue, le décalage horaire peut-être ajoutait-il (ce qui était assez idiot, le décalage horaire entre Paris et Addis-Abeba était presque inexistant) et souhaita une bonne nuit à Bruno. Les filles réagirent par de légers mouvements et un bref conciliabule ; la configuration de la situation venait en effet de se modifier. Qu'allait faire Bruno ? Il pouvait choisir l'une ou l'autre des deux filles ; il pouvait aussi prendre les deux, c'est sans doute ce qu'il aurait fait à sa place. Il pouvait encore, c'était une troisième hypothèse, et malheureusement la plus probable, ne rien faire du tout. Bruno était un homme qui recherchait les solutions à long terme, et c'était sans doute aussi vrai dans la gestion de sa vie sexuelle que dans celle de la politique industrielle du pays. Il n'était pas arrivé, et n'arriverait peut-être jamais, à cet état d'esprit morose, qui était de plus en plus le sien, consistant à admettre qu'il n'existe pas de solution à long terme ; que la vie en elle-même ne comporte pas de solution à long terme.

Au moment où ce souvenir lui revint, quatre ans plus tard, le souvenir de ce moment où

il avait décidé, se levant pour remonter dans sa chambre, de laisser Bruno seul face à son éventuel destin sexuel de la soirée, Paul comprit qu'il n'allait pas lui parler de sa rencontre avec le type de la DGSI, pas maintenant, pas tout de suite.

Au lendemain de cette soirée, s'enquérant de Bruno à la réception après avoir réglé sa note de minibar, Paul eut la surprise d'apprendre qu'il avait déjà quitté l'hôtel, tôt dans la matinée, avec ses bagages. Ce départ solitaire et matinal n'évoquait évidemment pas une intrigue amoureuse, le portable de Bruno était sur répondeur et la situation impliquait une prise de décision rapide : devait-il d'ores et déjà alerter les services diplomatiques ? Il ne pouvait en aucun cas abandonner son ministre, mais il décida de lui laisser un peu de temps, et commanda un taxi pour l'aéroport.

Le monospace Mercedes qui le conduisait à l'aéroport d'Addis-Abeba aurait pu, se dit Paul, transporter une nombreuse famille. Ne connaissant pas, en raison de son altitude, les températures excessives de Djibouti ou du Soudan, Addis-Abeba ambitionnait de devenir une métropole africaine incontournable, pivot de l'économie de l'ensemble du continent. À l'issue de son bref séjour, Paul aurait plutôt eu tendance à considérer cet objectif comme réaliste ; du point de vue par exemple des prestations de service annexes,

les putes d'hier soir étaient d'un niveau plus qu'honorable, elles auraient pu subjugué n'importe quel homme d'affaires occidental, et un businessman chinois tout aussi bien.

Le hall principal de l'aéroport était envahi de touristes, dont certains, il l'apprit par leurs conversations, étaient venus pour photographier des okapis. Ils avaient été bien mal conseillés par leur voyageur : l'okapi vit exclusivement dans une petite région au nord-est de la République démocratique du Congo, la forêt de l'Ituri, où une réserve lui est dédiée ; par ailleurs, ses mœurs discrètes le rendent très difficile à photographier. À la cafétéria de l'aéroport, il fut entrepris par un Slovène jovial et trapu, un délégué de l'Union européenne. L'homme n'avait rien de significatif à dire, comme tous les délégués de l'Union européenne. Paul l'écouta cependant avec patience, car telle est l'attitude à adopter, vis-à-vis des délégués de l'Union européenne. Brusquement, il fut saisi par l'harmonie de couleurs violente qui émanait d'une jeune fille en pantalon blanc et en tee-shirt rouge, aux longs cheveux noirs et à la peau mate, qui venait de se dégager de la foule des touristes. Puis ce saisissement disparut ; la jeune fille elle-même semblait avoir disparu, s'évaporant dans l'atmosphère tantôt surchauffée, tantôt fraîche du terminal ; mais cette disparition était, Paul le savait, presque certainement impossible.

Immédiatement avant le dernier appel des haut-parleurs dans le hall d'embarquement, Bruno apparut, sa valise à la main. Il ne dit pas ce qu'il avait fait, ce qui justifiait son arrivée tardive, et Paul n'osa pas le lui demander, ni sur le moment, ni par la suite.

Une semaine après leur retour, Bruno l'invita à rejoindre son cabinet ministériel. Ce n'était pas une décision inhabituelle, Paul en était à peu près à ce stade de son odyssée administrative où un passage en cabinet est une étape normale. Là où les choses devenaient plus surprenantes, c'est qu'il n'aurait, il le comprit immédiatement, aucune tâche précise. La gestion de l'agenda de Bruno n'était pas une charge énorme, il était beaucoup moins rempli que Paul ne se l'était imaginé. Bruno préférait travailler sur dossiers, et accordait très peu de rendez-vous ; Bernard Arnault par exemple, pourtant l'homme le plus riche de France, tentait en vain, depuis le début du quinquennat, de le rencontrer ; il ne s'intéressait simplement pas au secteur du luxe – qui n'avait, de toute façon, aucun besoin d'être aidé par les pouvoirs publics.

Le rôle essentiel de Paul, il le comprit peu à peu, serait simplement, en cas de besoin, de servir de confident à Bruno. Il ne considéra pas cela comme anormal, ni comme humiliant ; Bruno était probablement le plus grand ministre de l'Économie depuis

Colbert, et la poursuite de sa tâche au service du pays allait impliquer, pendant peut-être de nombreuses années, qu'il assume un destin singulier, où les moments d'interrogation, de doute seraient inévitables. Des conseillers il n'en avait pas besoin, il maîtrisait les dossiers à un point exceptionnel, c'était presque comme s'il possédait un second cerveau, un cerveau informatique, greffé à son cerveau humain habituel. Mais un confident, quelqu'un en qui il ait réellement confiance, était sans doute devenu, à ce stade de sa vie, indispensable.

Cela faisait déjà quelque temps, cette nuit-là, deux ans plus tard, que Paul n'écou-
tait plus vraiment Bruno. Abandonnant les terres rares, celui-ci s'était lancé dans une violente diatribe contre les panneaux solaires chinois, contre les incroyables transferts de technologie que la Chine avait arrachés à la France au cours du mandat précédent, et qui leur permettaient maintenant de revenir inonder la France avec leurs produits à prix cassés. Il en était au point de songer à une authentique guerre commerciale avec la Chine, pour protéger les intérêts des fabricants de panneaux solaires français. Ça, c'était peut-être une bonne idée, dit Paul, l'interrompant pour la première fois ; il avait beaucoup à se faire pardonner des électeurs écologistes, en particulier son soutien sans failles à l'industrie nucléaire française.

« Je vais peut-être y aller, Bruno, ajouta-t-il. Il est deux heures du matin.

— Oui... Oui, bien sûr. » Il jeta un coup d'œil au dossier qu'il tenait toujours à la main. « Moi, je vais peut-être continuer un peu. »

Intellectuellement, Paul sait qu'il est dans les locaux du ministère, puisqu'il vient de quitter le bureau de Bruno ; pourtant, il ne reconnaît pas les parois de l'ascenseur. Elles sont d'un métal terne, usé, et commencent à vibrer légèrement lorsqu'il appuie sur la touche 0. Le sol est de béton crasseux, couvert de détritrus variés. Existe-t-il des cabines d'ascenseur au sol de béton ? Il doit être monté, accidentellement, dans un monte-charge. L'espace est froid, rigide, comme s'il était soutenu par des barres métalliques invisibles sans lesquelles il menacerait de s'effondrer sur lui-même comme un ballon crevé, flasque.

Avec un long gémissement métallique, la cabine s'arrête au niveau 0, mais les portes refusent de s'ouvrir. Paul réappuie sur la touche 0 à plusieurs reprises, mais les portes ne bougent toujours pas, ça commence à devenir inquiétant. Après une brève

hésitation, il appuie sur le bouton d'appel d'urgence ; il est relié au poste de secours, ouvert 24 heures sur 24, du moins c'est le cas des ascenseurs ordinaires, ce doit être également le cas pour les monte-charges. Aussitôt l'ascenseur reprend sa descente, cette fois à un rythme très accéléré, les chiffres défilent à une vitesse folle sur le panneau de contrôle. Puis il s'arrête brutalement, avec un choc violent qui manque de lui faire perdre l'équilibre : on est au niveau - 62. Il ignorait complètement qu'il y eût 62 niveaux dans les sous-sols du ministère, mais après tout ce n'est pas impossible, il ne s'était jamais posé la question.

Cette fois les portes s'ouvrent rapidement, avec souplesse : un couloir de béton gris clair, presque blanc, faiblement éclairé, s'étend à l'infini devant lui. Sa première impulsion est de sortir, mais il se ravise. Rester dans cet ascenseur n'est pas très rassurant, son fonctionnement est visiblement défectueux. Mais s'arrêter au niveau - 62 ? Qui s'arrête jamais au niveau - 62 ? Le couloir qui s'étend devant lui est vide, désert, et donne l'impression de l'avoir été de toute éternité. Et si l'ascenseur repartait sans lui ? Et s'il demeurerait prisonnier au niveau - 62, jusqu'à y mourir de faim et de soif ? Il réappuie sur la touche du niveau 0. Le niveau - 62, pas davantage que les niveaux intermédiaires, n'est, il s'en rend compte à cet instant, répertorié sur le

panneau de commandes ; il n'y a rien en dessous du - 4.

Aussitôt l'ascenseur bondit vers le haut, avec cette fois une vitesse vertigineuse, les chiffres se mêlent, défilent sans qu'il ait le temps de les distinguer, il a juste la sensation, à un moment donné, de la disparition du signe moins. Puis l'ascenseur s'arrête avec un choc énorme qui le projette contre la paroi du fond ; les vibrations de la cabine mettent une trentaine de secondes à s'amortir ; le trajet, malgré sa brièveté, lui a paru interminable.

On est au niveau 64. Cette fois c'est impossible, absolument impossible, les bâtiments du ministère de l'Économie n'ont jamais comporté que six étages, de cela il est absolument certain. Les portes s'ouvrent à nouveau sur un couloir moqueté de blanc, bordé de vastes verrières ; la luminosité est très vive, éblouissante presque ; un air d'orgue électrique, tantôt guilleret tantôt mélancolique, se fait entendre dans le lointain.

Paul cette fois ne bouge pas, il demeure absolument immobile pendant presque une minute. Ce laps de temps écoulé, le mécanisme se remet en route, comme s'il récompensait sa docilité : les portes se referment doucement, puis l'appareil entame sa descente à un rythme normal. Bien que les niveaux apparaissant sur l'écran de contrôle (40, 30, 20...) ne soient nullement répertoriés sur le tableau de commande, qui ne

comporte rien au-delà du niveau 6, ils se succèdent avec une rassurante régularité.

Puis l'ascenseur stoppe au niveau 0, les portes s'ouvrent largement. Paul est sauvé, il le croit tout du moins, mais en sortant de la cabine il se rend compte qu'il n'est nullement dans les locaux du ministère, mais dans un lieu inconnu. C'est un hall immense, la hauteur du plafond est d'au moins cinquante mètres. Il s'agit d'un centre commercial, Paul en est intuitivement persuadé, bien qu'aucune boutique ne soit visible. On se trouve vraisemblablement dans une capitale latino-américaine, peu à peu son audition revient, il perçoit une musique qui confirme l'hypothèse du centre commercial, par ailleurs le brouhaha de voix qui l'entoure semble constitué de mots espagnols, l'hypothèse d'une capitale latino-américaine prend de la consistance. Pourtant, les consommateurs qui se croisent, plutôt nombreux, dans le hall, ne ressemblent nullement à des latino-américains, ni même à des êtres humains. Leurs visages, d'une pâleur malsaine, sont anormalement plats, ils n'ont presque pas de nez. Paul a soudain la certitude que leurs langues sont longues, cylindriques et bifides, comme celles des serpents.

À ce moment il commença à percevoir une sonnerie intermittente, brève mais désagréable, qui se répétait toutes les quinze secondes. Ce n'était pas une sonnerie mais

plutôt un bip d'avertissement, et il se réveilla soudain en comprenant qu'il s'agissait de son téléphone portable, qui le prévenait de l'existence d'un message en attente.

Le message était de Madeleine, la compagne de son père. Elle lui avait téléphoné à neuf heures du matin, il était à présent un peu plus de onze heures. C'était parfois incompréhensible, entrecoupé de sanglots, et avec un vacarme de circulation effroyable à l'arrière-plan. Paul comprit cependant que son père était dans le coma, et qu'il avait été transporté à l'hôpital Saint-Luc de Lyon. Il rappela aussitôt. Madeleine décrocha dès la première sonnerie. Elle était un peu plus calme et put lui expliquer qu'il avait été victime d'un infarctus cérébral, il venait de se lever, elle avait préféré rester encore quelques minutes au lit, puis avait entendu un choc sourd provenant de la cuisine. Elle se plaignit ensuite du temps que l'ambulance avait mis à arriver, presque une demi-heure. Cela n'avait rien de surprenant, son père habitait en pleine campagne, dans un hameau du Beaujolais difficile d'accès, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Lyon. Cela n'avait rien de surprenant mais les conséquences pouvaient être très graves, il avait manqué d'oxygénation quelques minutes, des secteurs du cerveau avaient pu être endommagés. Elle s'interrompait parfois, emportée par une nouvelle crise de larmes, pendant qu'il lui parlait il

déclenchait une recherche Internet, le prochain train pour Perrache était à 12 h 59, il pouvait l'attraper facilement, il aurait même le temps de passer au ministère pour dire quelques mots à Bruno, c'était sur le chemin, dans la foulée il réserva une chambre au Sofitel de Lyon, ça n'avait pas l'air loin de l'hôpital Saint-Luc, puis il raccrocha, prépara quelques affaires pour la nuit.

Il attendit quelques secondes à l'entrée du bureau de Bruno.

« Je suis en rendez-vous avec le PDG de Renault... annonça Bruno, passant la moitié de son corps par la porte entrouverte. C'est grave ?

— C'est mon père. Il est dans le coma. Je pars à Lyon.

— Mon rendez-vous est presque terminé. »

En l'attendant, Paul consulta des sites d'information médicale sur Internet. L'infarctus cérébral était une forme d'AVC – c'était même de loin la forme principale, il représentait 80 % des cas. La durée de la privation d'oxygène infligée au cerveau était un facteur essentiel dans l'établissement du pronostic vital.

« Ils t'expliqueront qu'ils ne savent pas grand-chose, qu'ils sont incapables de faire un pronostic... lui dit Bruno deux minutes plus tard. Malheureusement, c'est vrai. Il peut se réveiller en quelques jours, mais il peut aussi rester beaucoup plus longtemps

dans cet état. Mon père a eu un AVC l'an dernier, il est resté six mois dans le coma.

— Et après ?

— Après il est mort. »

La gare de Lyon était inhabituellement déserte, et Paul eut le temps d'acheter des paninis et des wraps, qu'il mastiqua avec lenteur, cependant que la rame traversait à 300 km/h la Bourgogne surplombée d'un ciel gris et impénétrable. Son père avait soixante-dix-sept ans, c'était beaucoup mais ce n'était pas énorme, beaucoup de gens dépassaient cet âge maintenant, c'était plutôt un argument qui plaidait en faveur de sa survie ; mais c'était à peu près le seul. Fumeur régulier, amateur de charcuterie et de vins corsés, peu porté à sa connaissance sur l'exercice, il avait tout ce qu'il fallait pour développer une solide athérosclérose.

Paul prit un taxi, mais le centre hospitalier Saint-Luc n'était qu'à cinq minutes de la gare de Perrache. La circulation sur le quai Claude Bernard, qui longeait le Rhône, était d'une densité éprouvante, il aurait mieux fait d'y aller à pied. Les rectangles de verre coloré qui composaient la façade de Saint-Luc avaient certainement pour objectif d'améliorer le moral des familles, de leur suggérer l'idée d'un hôpital pour rire, un hôpital de Lego, un hôpital jouet. L'effet n'était que très partiellement atteint, le verre était terne et sale par endroits, l'impression

de gaieté douteuse ; mais de toute façon, dès qu'on pénétrait dans les couloirs et dans les chambres, la présence des moniteurs de contrôle, des appareils d'assistance respiratoire vous ramenait à la réalité. On n'était pas là pour s'amuser ; on était là pour mourir, la plupart du temps.

« Oui, monsieur Raison, votre papa a été hospitalisé ce matin » lui dit la réceptionniste. Sa voix était douce, un peu lénifiante, parfaite en somme. « Bien sûr, vous pourrez le voir ; mais la médecin-chef aimerait vous dire quelques mots avant. Je vais la prévenir de votre arrivée. »

La médecin-chef était une femme brusque et élégante d'une cinquantaine d'années, de toute évidence une bourgeoise – on sentait l'habitude du commandement et des *dîners en ville*, elle avait des boucles d'oreilles de bourgeoise, et Paul était certain qu'un discret collier de perles se dissimulait sous sa blouse d'hôpital impeccablement boutonnée – elle lui rappelait un peu Prudence en réalité, ou plutôt ce que Prudence aurait pu devenir, ce qu'elle était originellement destinée à devenir ; quelle que soit la manière dont on interprète l'information, ce n'était pas une bonne nouvelle. Elle retrouva le dossier en moins d'une minute – au moins, son bureau était bien rangé.

« Votre papa a été hospitalisé à 8 heures 17 ce matin. » Elle disait « papa » elle aussi,

c'était effrayant, ça faisait partie des consignes officielles, de commencer par infantiliser les proches ? Il avait presque cinquante ans, ça faisait bien longtemps qu'il n'appelait plus son père « papa », est-ce qu'elle-même appelait son père « papa », ça l'aurait étonné. Le problème est qu'il ne parvenait pas non plus à dire « Édouard », comme il l'aurait fait avec un frère ou un ami de la même génération, en somme il ne savait plus du tout comment s'adresser à lui.

« Nous avons tout de suite pratiqué une IRM, poursuivit-elle, afin de repérer l'artère cérébrale en cause ; nous avons ensuite effectué une thrombolyse, puis une thrombectomie, afin d'éliminer le caillot sanguin qui l'obstruait. L'opération s'est bien déroulée ; malheureusement, une hémorragie secondaire est venue compliquer la situation.

— Vous pensez qu'il y a des chances de récupération ?

— C'est normal que vous posiez la question. » Elle hocha la tête avec satisfaction ; manifestement elle appréciait les patients normaux, les familles normales et les questions normales. « Mais je dois malheureusement vous répondre que nous n'en savons rien ; l'IRM nous permet de déterminer les zones qui ont pu être lésées – en l'occurrence, il s'agit du lobe fronto-pariétal – mais pas la gravité des lésions. Il n'y a plus de geste médical à tenter ; nous pouvons juste

suivre la situation en contrôlant la tension artérielle et la glycémie. Votre papa peut récupérer un niveau de conscience altéré, voire dans certains cas normal ; mais il peut aussi bien évoluer vers la mort cérébrale, tout est possible à ce stade. Il faut être raisonnable... » conclut-elle sans vraie nécessité.

« Il y a quelqu'un qui n'est pas raisonnable, ici ? » Il n'avait pas pu s'empêcher de dire ça ; elle commençait à l'énerver un peu.

« Eh bien, je dois dire que la compagne de votre père... Ses manifestations émotionnelles, compréhensibles évidemment... Enfin, depuis l'arrivée de votre sœur, elle s'est un peu calmée. »

Ainsi, Cécile était là ; comment avait-elle fait, venant d'Arras ? Contrairement à lui elle se levait très tôt, et Madeleine avait dû l'appeler en premier, elle s'était tout de suite bien entendue avec Cécile, alors qu'elle avait toujours eu un peu peur de lui – peut-être parce qu'il était le fils aîné, peut-être parce qu'elle avait un peu peur de tout le monde.

« Une dernière chose... » Elle s'était levée pour l'accompagner jusqu'à la porte. « Votre papa a dû être placé sous ventilation artificielle, c'était indispensable pour qu'il puisse respirer, et je sais que le spectacle de la trachéotomie est parfois un peu éprouvant pour les familles. Mais ce n'est

pas douloureux pour lui, je peux vous assurer qu'il ne souffre pas du tout. »

En effet son « papa », un tuyau enfoncé dans la gorge et relié à un gros appareil posé sur roulettes dont le vrombissement permanent emplissait la pièce, une perfusion à la saignée du coude, des électrodes fixées sur le crâne et la poitrine, lui parut effroyablement vieux et faible – à le voir comme ça on ne donnait pas cher de sa peau, il avait tout du mourant. Les deux femmes étaient assises côte à côte dans un coin de la chambre, elles donnaient l'impression de n'avoir pas bougé depuis des heures. Madeleine l'aperçut en premier, lui jeta un regard à la fois effrayé et soulagé, mais n'osa pas se lever de sa chaise. Ce fut Cécile qui vint vers lui et le serra dans ses bras. Depuis combien de temps ne l'avait-il pas vue ? se demanda-t-il. Sept ans, peut-être huit. Ce n'était pourtant pas loin, Arras, moins d'une heure en TGV. Elle avait un peu vieilli : quelques cheveux blancs mais qui se voyaient à peine, dans la masse toujours aussi fournie de ses cheveux blond clair. Son visage s'était un peu empâté, aussi, mais ses traits étaient toujours d'une grande finesse. C'était une des plus belles filles du lycée, sa petite sœur, il s'en souvenait très bien, les mecs qui tournaient autour d'elle étaient presque innombrables. Elle était pourtant restée vierge jusqu'au mariage, il

en était certain, elle aurait été incapable de dissimuler une intrigue amoureuse. Déjà à l'époque elle était très pieuse, elle allait à la messe tous les dimanches, participait aux activités catholiques de la paroisse. Il l'avait une fois surprise en prières, agenouillée dans sa chambre, alors qu'il s'était trompé de porte après s'être relevé en pleine nuit pour pisser. Il avait été gêné, il s'en souvenait, aussi gêné que s'il l'avait surprise avec un mec. Elle aussi, d'ailleurs, avait eu l'air un peu gênée, elle devait avoir seize ans à l'époque, ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle avait commencé, quand il s'inquiétait pour ses examens – et il s'était plus d'une fois, et à juste titre, inquiété pour ses examens – à lui répondre : « Je demanderai pour toi à la Sainte Vierge », sur un ton tout à fait naturel, comme si elle parlait d'un corsage à aller chercher au pressing. Il ne savait vraiment pas d'où ça lui venait, cette tendance mystique, c'était le seul cas dans la famille. Elle avait épousé un type dans son genre, en apparence plus pondéré – un notaire de province en principe c'est pondéré, c'est sûrement ça qui trompait chez lui, parce qu'en réalité, au bout de deux ou trois minutes de conversation, on sentait en lui quelque chose d'intense, on avait l'impression qu'il aurait sans une seconde d'hésitation donné sa vie pour le Christ, ou pour une cause analogue. Il les aimait bien, il trouvait que c'était un beau couple – bien supérieur au

sien en tout cas, sans même parler de son frère et de sa pétasse de belle-sœur.

« Ça va ? Ce n'est pas trop dur ? demanda-t-il finalement en relâchant son étreinte.

— Si. C'est très dur. Mais je sais que papa va s'en sortir. J'ai demandé à Dieu. »

6

Quelques minutes plus tard une infirmière entra dans la chambre, vérifia la perfusion, le positionnement du tuyau respiratoire, nota quelques chiffres parmi ceux qui s'affichaient sur les moniteurs de contrôle. « On va faire sa toilette... dit-elle finalement. Vous pouvez rester si vous voulez, mais vous n'êtes pas obligés. »

« J'ai besoin d'une cigarette », dit Paul. La plupart du temps, il arrivait à se contrôler durant le délai socialement requis par les normes de la prohibition ; mais là c'était un cas de force majeure. Il sortit sur le quai, aussitôt saisi par un froid vif. Une trentaine de personnes faisaient les cent pas devant les portes de l'hôpital en grillant des cigarettes ; aucun d'entre eux ne parlait, ni même ne semblait voir les autres, ils étaient enfermés dans leurs petits enfers individuels. De fait, s'il y a un endroit qui produit des situations angoissantes, s'il y a un endroit où le

besoin de tabac devient rapidement intolérable, c'est bien un hôpital. On a mettons un époux, un père ou un fils, le matin même il vivait avec vous, et en quelques heures, parfois en quelques minutes il pouvait vous être enlevé ; qu'est-ce qui pouvait être à la hauteur de la situation, sinon une cigarette ? Jésus-Christ, aurait probablement répondu Cécile. Oui, Jésus-Christ, probablement. La dernière fois que Paul avait vu son père remontait au début de l'été, moins de six mois auparavant. Il avait l'air en pleine forme, plongé dans les préparatifs d'un voyage au Portugal qu'il allait faire avec Madeleine – ils partaient la semaine suivante, il terminait ses réservations d'hôtel, dans des *pousadas* ou des établissements de ce genre, il y avait beaucoup d'endroits qu'il voulait revoir, il avait toujours aimé ce pays. Il s'intéressait à l'actualité politique aussi, il avait longuement et savamment commenté le renouveau d'activité des *black blocs*. En somme leur rencontre avait été pleinement rassurante, et satisfaisante ; il avait tout du senior actif, alerte, profitant pleinement de sa retraite, sur le plan conjugal Paul aurait même pu l'envier – c'était exactement le type de senior, songea-t-il, qui était invariablement mis en scène dans les publicités des plans de prévention obsèques.

C'était l'heure de sortie des bureaux, la circulation s'était encore densifiée sur le quai Claude Bernard, elle était en fait

complètement à l'arrêt. Le feu, juste en face de l'hôpital, passa de nouveau au rouge ; il y eut un premier coup de klaxon, comme un brame isolé, puis une immense vague de klaxons monta, emplissant l'atmosphère empuantie. Tous ces gens avaient sans doute des soucis variés, des préoccupations personnelles ou professionnelles ; ils étaient loin de songer que la mort était là, sur le quai, à les attendre. Dans l'hôpital, les *proches* se préparaient au départ ; eux aussi avaient une vie personnelle et professionnelle, bien entendu. S'ils étaient restés quelques minutes de plus ils l'auraient vue, la mort. Elle était à proximité de l'entrée, mais tout à fait prête à monter dans les étages ; c'était une salope, mais plutôt une salope bourgeoise, classe et sexy. Elle accueillait cependant tous les trépas, les mourants des classes populaires pouvaient faire appel à elle aussi bien que les riches ; comme toutes les putes, elle ne choisissait pas ses clients. Les hôpitaux ne devraient pas être situés dans les villes, se dit Paul, l'ambiance y est trop agitée, trop saturée de projets et de désirs, les villes ne sont pas un bon endroit pour mourir. Il alluma une troisième cigarette ; il n'avait pas trop envie de retourner dans cette chambre, de revoir le corps intubé de son père ; il s'y força, pourtant. Cécile était seule à présent, elle s'était carrément agenouillée au pied du lit, elle priait « sans pudeur », songea-t-il malgré lui.

« Tu priais... Dieu ? » demanda-t-il sans réfléchir, décidément il avait du mal à s'y faire, est-ce qu'il arriverait, un jour, à poser autre chose que des questions idiotes ?

« Non, dit-elle en se relevant, là c'était une prière ordinaire, c'était mieux que je parle à la Sainte Vierge.

— Oui, je comprends.

— Non, tu ne comprends rien du tout, mais ça n'a aucune importance !... » Elle avait presque éclaté de rire, son sourire était lumineux et un peu moqueur, d'un seul coup il la revit l'été de ses dix-neuf ans, juste avant qu'elle ne rencontre Hervé, c'était exactement le même sourire. Elle n'avait pas beaucoup de soucis, à l'époque, sa petite sœur, sa vie était d'une limpidité impressionnante. Lui-même était au milieu d'une histoire compliquée, enfin sur la fin du milieu à vrai dire, Véronique venait d'avorter de lui, à aucun moment elle n'avait envisagé de le consulter, il avait appris la nouvelle le lendemain de l'opération, c'était déjà un mauvais signe, et en effet elle devait le quitter quelques semaines plus tard, c'était elle qui avait prononcé la phrase fatidique, un truc du genre : « Je crois qu'il vaudrait mieux qu'on arrête », ou peut-être plutôt : « Je crois qu'il vaudrait mieux qu'on prenne le temps de réfléchir », il ne se souvenait plus, de toute façon ça revenait au même, dès qu'on commence à réfléchir ça va toujours dans le même sens, pas

seulement sur le plan sentimental d'ailleurs, la réflexion et la vie sont tout simplement incompatibles. Ce n'était d'ailleurs pas une possibilité de vie très remarquable qui lui avait été enlevée à cette occasion, Véronique était une médiocre, elle était responsable de la médiocrité du monde, elle aurait presque pu la symboliser. Il n'avait aucune idée de ce qu'elle était devenue, ni aucune envie de le savoir, mais son mari si elle en avait un n'était certainement pas heureux, et elle-même pas davantage : rendre un autre être humain heureux, être heureux soi-même, tout cela n'était pas à sa portée ; elle n'était simplement pas capable d'aimer.

Sur le plan des études il avait des soucis également, qui étaient eux aussi, il s'en rendait compte avec le recul, d'une désolante médiocrité. Il n'était pas certain de sortir dans la botte de l'ENA, et de pouvoir choisir l'inspection des finances, voilà quelles étaient à peu près ses préoccupations du moment. Cécile n'avait pas de problèmes de ce côté-là non plus, les études elle n'en avait simplement pas fait, elle enchaînait de vagues CDD dans le social ou le paramédical, elle devait déjà avoir plus ou moins décidé qu'elle serait femme au foyer, enfin qu'elle ne travaillerait qu'en cas d'extrême urgence, la vie professionnelle ne l'attirait pas le moins du monde, et les études pas davantage, ça ne lui disait rien. « Je ne suis pas une intellectuelle », disait-elle parfois.

À vrai dire lui non plus, il n'était pas du genre à s'endormir en lisant Wittgenstein, mais il était ambitieux. Ambitieux ? Il avait du mal à reconstituer, aujourd'hui, la nature de son ambition. Certainement pas une ambition politique, ça non, ça ne l'avait jamais effleuré. Il devait ambitionner d'habiter un duplex avec un espace de vie magnifique dont les baies vitrées donnaient sur le parc de Bercy, de pouvoir traverser tous les matins un jardin public respectueux de la biodiversité, avec des ginkgos biloba et des espaces légumes, et d'épouser quelqu'un dans le genre de Prudence.

« J'ai dit à Madeleine de rentrer dormir, dit Cécile, interrompant ses réminiscences. C'est dur pour elle, depuis ce matin. » Il avait complètement oublié Madeleine, et d'un seul coup, en songeant à sa situation, il fut envahi par l'horreur. Huit ans plus tôt son père avait été mis à la retraite, et quelques jours plus tard sa mère mourait. Paul avait alors sérieusement craint pour la santé, et même pour la vie de son père. Il n'avait plus son travail, il n'avait plus sa femme, il ne savait tout simplement plus où aller. Il restait là, des heures entières, à feuilleter ses anciens dossiers. Faire sa toilette, manger ne lui traversaient plus l'esprit ; il buvait par contre toujours, malheureusement, et même plutôt davantage. Un séjour à l'hôpital psychiatrique de Mâcon-Bellevue apporta une solution partielle, sous la forme

de psychotropes variés qu'il absorbait avec une bonne volonté remarquable, c'était un patient tout à fait *compliant*, pour reprendre les termes du médecin-chef. Puis il y eut le retour à Saint-Joseph, dans cette maison qu'il aimait, qui était une partie de sa vie, mais qui n'était qu'une partie de sa vie. Il y avait eu son travail à la DGSI, c'était fini ; son mariage, c'était fini également ; son existence venait de se simplifier dans des proportions considérables ; la maison demeurait, certes, mais ce ne serait peut-être pas suffisant.

Paul ne sut jamais si Madeleine était payée par le Conseil départemental ou par le Conseil régional. C'était une aide-ménagère, capable d'accomplir les tâches classiques (ménage, courses, cuisine, lavage, repassage) auxquelles son père était radicalement inapte, comme tous les hommes de sa génération – non que les hommes de la génération suivante aient gagné en compétence, mais les femmes avaient perdu de leur côté, et une certaine égalité s'était de mauvaise grâce installée, ayant pour conséquence chez les riches et les demi-riches une *externalisation* des tâches (comme on le disait aussi pour les entreprises, qui sous-traitaient en général ménage et gardiennage à des prestataires extérieurs), chez les autres une progression générale de la mauvaise humeur, des attaques parasitaires et plus généralement de la saleté. Une aide-ménagère était



14002

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 28 janvier 2024

Dépôt légal janvier 2024
EAN 9782290404331
OTP L21EPLN003703-627283

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion